

Rezensionen = Comptes rendus

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse**

Band (Jahr): **40 (1946)**

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REZENSIONEN — COMPTES RENDUS

Histoire illustrée de l'Eglise. Fasc. VIII : *Le drame politique du moyen âge. Le sacerdoce et les princes* (VIII^e-XIII^e siècles). Fasc. IX : *Déchirements et combats de la chrétienté : le schisme grec. La défense du monde chrétien : Croisades* par **Georges de Plinval**. Genève, Editions de l'*Echo Illustré*, pp. 317-408.

Avec ces 2 fascicules se termine la part assumée par M. de Plinval dans la rédaction de l'*Histoire illustrée de l'Eglise*. Dans le N° 8 (46 pages), il commence par rappeler que l'Eglise, spirituelle dans ses aspirations, n'en réside pas moins sur terre, état de choses qui a inévitablement entraîné certains conflits. Non pas qu'il faille s'imaginer que « l'histoire de l'époque médiévale a été remplie par la lutte obstinée de deux puissances incapables de s'entendre » (p. 318). L'accord a été, entre elles, la règle habituelle. Des difficultés ont néanmoins surgi, dont M. de Plinval se propose de rechercher les causes et de décrire les aspects principaux.

De ces conflits, les donations faites à l'Eglise sous les Mérovingiens ont été le point de départ lointain. Plus tard, Charles-Martel se permit de spolier, de « nationaliser » cette immense réserve de biens ecclésiastiques (qui équivalait au tiers environ du sol cultivable d'alors). Pépin régularisa jusqu'à un certain point les usurpations commises au profit des laïques en déclarant qu'elles étaient provisoires et que les détenteurs auraient à verser au clergé spolié une redevance annuelle : le *census*.

Sous les Mérovingiens, les rois étaient intervenus pour nommer les évêques et leur choix avait, parfois, été très bon. Charles-Martel qui, lui aussi, s'était arrogé la disposition complète des évêchés et des abbayes, ne considérait malheureusement, pour se prononcer, que les services rendus à la guerre et la fidélité politique de ses créatures. Sous les Carolingiens, les nominations d'évêques furent, en général, excellentes. On eut alors des pasteurs tels que les voulait saint Boniface : énergiques, droits, de moralité indiscutée et animés d'un réel « esprit missionnaire ». Le totalitarisme de Charlemagne, qui voulait tout réglementer et qui confondait un peu les deux pouvoirs, s'inspirait cependant des meilleures intentions et n'aboutit pas aux fâcheuses conséquences qu'on aurait pu craindre. Sous son timide successeur, Louis le Débonnaire, il se forma même, dans la première moitié du IX^e siècle, un parti sacerdotal, qui décréta très nettement l'intangibilité des biens ecclésiastiques.

Quant aux relations entre l'Empereur et la Papauté, elles se ressentirent de la tutelle exercée par Théodoric et par les empereurs de Constantinople, qui influencèrent la désignation des souverains pontifes. Tout changea depuis l'installation des Lombards en Italie et de la désaffection (commencée avec la querelle des images) des Romains à l'égard des Byzantins qui en

fut la conséquence. Devant le danger de voir le petit duché de Rome devenir la proie des Lombards, le pape fit appel aux Francs et leur intervention aboutit à la création de l'Etat pontifical (il aurait été préférable de ne pas désigner ce dernier sous l'appellation de « patrimoine de Saint-Pierre », mais de réserver cette expression, ainsi que l'a fait Duchesne, pour les domaines qui, à partir du Ve siècle, avaient été donnés au Pape par des particuliers en Italie, en Dalmatie, en Afrique, etc., longtemps avant l'établissement, au VIII^e siècle, de l'Etat pontifical proprement dit).

Puis nous passons au couronnement de Charlemagne (M. de Plinval ne souffle mot du désappointement que l'empereur ne put s'empêcher de laisser paraître à cette occasion) et de ses successeurs. La Papauté tombe ensuite « sous la tyrannie des familles romaines » : Théophylacte, sa femme Théodora et leur fille Marozie. Sur les scandales de cette triste période, l'auteur n'insiste pas, et il note très justement : « C'est dans ce « climat » de dévergondage que l'on a voulu situer l'aventure grotesque de la « papesse Jeanne », sans aucun fondement historique, qui a été propagée par des écrivains hostiles à l'Eglise et qu'aucun historien sérieux n'admet plus » (p. 332, n. 1).

Cette lamentable déchéance amène l'intervention des empereurs allemands. Différent de celui de Charlemagne par l'esprit qui le caractérise et aussi par sa délimitation géographique, — il se porte sensiblement vers l'est et les nations de l'Europe occidentale échappent en partie à son influence — le saint Empire germanique, « sans posséder peut-être cette ouverture intellectuelle qui donnait au règne de Charlemagne un aspect supranational, ne doit cependant pas être considéré comme une incarnation exclusive de l'esprit allemand ; il reste pénétrable à des courants qui en assoupliront la raideur originelle » (p. 334). Ses intérêts politiques l'obligent plus d'une fois à défendre son jeu sur l'échiquier italien. L'action des grands évêques de l'époque ainsi que des abbés de Cluny, de Fulda et d'Hirsau précisent son orientation de « Saint-Empire ». Les empereurs travaillent simultanément à l'expansion de la loi chrétienne et de la puissance germanique. Ils sont d'inspiration catholique, pieuse même avec Henri II, attachante et chevaleresque avec Otton III, pour lequel, dit M. de Plinval, les historiens ont été trop durs. « La masse même de l'Etat reçoit de la religion sa forme organisée. Autant et peut-être davantage que la coopération des vassaux laïques, c'est la hiérarchie épiscopale de l'Eglise qui soutient l'armature de l'empire. Pour contrebalancer le pouvoir des féodaux, les princes développent le plus qu'ils peuvent la puissance temporelle des évêques. Tandis que les fiefs concédés à titre héréditaire à un seigneur laïque sont, en effet, perdus pour jamais et contribueront à grossir les ressources d'une famille éventuellement rivale ou dissidente, l'empereur sait que les biens et pouvoirs donnés à tel évêque reviendront toujours à sa disposition, puisqu'il nommera le successeur et le choisira en vertu de ses aptitudes et de son dévouement. » Il désire en particulier que soit laissée aux évêques l'administration des villes les plus importantes. L'Eglise en arrive ainsi à n'être plus qu'une doublure de l'ordre politique. Or, depuis la main-mise du monde féodal, elle souffre de deux maux : la

simonie et l'incontinence des clercs. Parmi les papes qui ont réagi contre ce double fléau, l'auteur nous entretient en particulier des deux saints que furent Léon IX et Grégoire VII. Il explique bien, à la suite de M. Fliche, quelle a été la véritable portée de Canossa et, avec d'autres, estime que, politiquement parlant, pour l'Allemagne comme pour l'Eglise, il eût mieux valu ne pas céder. Après l'exposé de la querelle des investitures, il poursuit l'histoire des relations entre la Papauté et les empereurs : Frédéric Barberousse, Frédéric II (qu'il n'hésite pas à appeler un « prince athée » p. 352) et il aborde déjà le pontificat d'Innocent III (sur lequel on reviendra) et même d'Innocent IV, pour souligner que c'est *ratione peccati* que les papes ont parfois déposé des rois, toujours prêts, au surplus, à les réintégrer dès qu'ils donneraient des indices de repentir, et soucieux, ordinairement du moins, de ménager ceux qui, naturellement parlant, étaient destinés à devenir leurs héritiers.

L'auteur termine par le récit des soulèvements des Romains contre la personne du Souverain Pontife, des dissidences parmi les cardinaux et de l'élection d'antipapes qui en fut la conséquence : le schisme de 1130 sous Innocent II notamment, où le monde catholique prit la défense de ce dernier contre l'Italie. Il rappelle enfin la mesure prise par le concile de Latran de 1179, demandant, afin d'empêcher le retour de ces scissions, que, pour être élu, un pape obtienne les deux tiers des voix du Sacré-Collège.

M. de Plinval parle enfin des révolutions qui éclatèrent au centre de la chrétienté : celle en particulier d'Arnauld de Brescia voulant instaurer à Rome « une sorte de « commune » socialiste et anticléricale » (p. 361), si bien que les papes durent, momentanément, quitter la Ville éternelle. Cette instabilité de l'opinion, ces dissentiments incessants, qui partagent l'aristocratie, le sénat et le clergé, expliquent « certains fléchissements de la politique pontificale, les complications et parfois les contradictions de sa diplomatie », faisant d'abord des avances à tel Etat puis se tournant tout d'un coup vers tel autre, « exaltant les empereurs pour faire ensuite appel aux Normands de Sicile, passer de Charles d'Anjou à Pierre d'Aragon et, dans les jours malheureux, chercher asile sur la terre de France » (p. 362).

Avec le fascicule IX (46 pages), nous reprenons le fil de l'histoire, sur lequel la fin du N° VIII avait un peu anticipé. « Sur cette Cité de Dieu réalisée sur terre et dont le Soleil d'En-Haut semble blanchir les cathédrales », planaient des menaces de natures diverses. Après l'offensive perse, passagèrement arrêtée par la bravoure de l'empereur byzantin Héraclius, c'est maintenant l'Islam, auquel l'auteur consacre de nombreuses pages. « Le paradoxe de Mahomet est d'avoir réussi à satisfaire des aspirations de valeur étrangement inégale... Il a réalisé ce prodige de répondre ou paraître répondre aux élans religieux et moraux les plus élevés de la nature humaine, tout en laissant pratiquement le champ libre à ses instincts de plaisir, de despotisme et de cupidité » (p. 366). « Le Coran est par-dessus tout un évangile de guerre, la guerre à l'infidèle » (p. 367). Aussi bien ses conquêtes furent-elles foudroyantes. Il avait d'ailleurs trouvé des appuis à l'extérieur : en Espagne, les Juifs formaient une « 5^e colonne ». Il y eut,

en outre, malheureusement, des complaisances et même des trahisons de la part des Chrétiens. Il ne faut malgré tout pas comparer l'invasion arabe à celle des Vandales. L'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie est une légende et, sauf dans l'Afrique du Nord, les Arabes, du moins au début, n'ont pas cherché à extirper la religion chrétienne : elle a été simplement mise en état d'infériorité. Il y a eu cependant des centres de résistance, en Espagne surtout, qui, avec le sentiment de son unité spirituelle et de sa mission héréditaire, procéda, au XII^e et au XIII^e siècle, à la reconquête de ses provinces. L'empire byzantin, « dont on n'a trop souvent voulu dépeindre que les tares et l'impuissance » (p. 377), fit preuve, lui aussi, de bravoure.

Malheureusement, il y avait des désunions dans la chrétienté, tout d'abord sur le plan doctrinal. M. de Plinval expose la question du monothélisme et de la querelle des images. Puis il passe au schisme grec et présente les deux personnages autour desquels celui-ci se cristallise : Photius d'abord, qui était de fait, en tant que patriarche, premier ministre de l'Empire d'Orient, fonctionnaire capable et zélé, homme d'une immense érudition, comparable à celle de nos grands humanistes. L'affaire se corsa du fait que les Bulgares, devenus chrétiens, après avoir hésité entre Constantinople et Rome, se décidèrent pour cette dernière et adoptèrent le rite latin (pas pour longtemps d'ailleurs). Photius mit alors ses connaissances théologiques au service de cette cause plus nationaliste que religieuse. Après une accalmie de deux siècles, la controverse reprit sous Michel Cérulaire, homme à l'animosité sectaire et haineuse contre Rome. Ce fut, de la part du pape, une erreur d'avoir envoyé à Constantinople — au lieu de quelque Romain souple et adroit, comme il s'en serait trouvé plus d'un — le cardinal Humbert à la tête d'une délégation à « la brusquerie lorraine ou tudesque » (p. 385). L'excommunication que ces légats fulminèrent contre Michel Cérulaire était d'ailleurs nulle, car leurs pouvoirs expiraient avec la mort de Léon IX. Au reste, « si injurieuse qu'en fût la forme, l'anathème d'Humbert n'atteignait que la personne de Michel Cérulaire. L'Orient, égaré par de mauvais bergers, s'est séparé de Rome (cela était déjà arrivé bien des fois) mais jamais Rome n'a condamné l'Orient » (p. 385). De cette Eglise grecque, qu'il ne faut pas identifier avec ses patriarches, M. de Plinval exalte la foi, spécialement la dévotion mariale, les vertus austères de ses ascètes, de ses moines et de ses saintes femmes, ainsi que la grandeur d'âme de certains défenseurs des images.

L'auteur passe ensuite aux croisades. Il caractérise bien l'élan des guerriers de cette épopée, leur foi, leurs espoirs, leur inconscience parfois, mais aussi, trop souvent, leur cruauté. Il rappelle que dans l'intention des papes, « ce n'est pas la guerre en tant que telle qui est sainte, c'est l'esprit dans lequel on la fait : esprit de pénitence et de sacrifice. Ce n'est pas le fait de tuer l'ennemi qui est méritoire et qui ouvre le ciel, c'est celui de succomber, à l'instar d'un martyr, sous les coups de l'infidèle » (p. 388). Le royaume chrétien créé à Jérusalem, malgré sa faiblesse congénitale, dura cependant près de deux siècles. On élaborait même « un plan inouï, d'une ampleur insensée : celui d'une coalition totale des nations chrétiennes

contre les infidèles sur tous les fronts ensemble » (p. 393). Puis les Musulmans se groupèrent sous le commandement de Saladin, adversaire « résolu et hardi, d'ailleurs généreux et beau joueur » (p. 395). La partie devenait inégale. Ce fut pour les croisés le désastre irrémédiable, malgré l'ultime essai tenté par saint Louis, mettant « au service de la cause sa bravoure personnelle, la fougueuse et sportive ardeur de sa noblesse et les ressources de son royaume » (p. 397). Les croisades n'avaient pas atteint le but immédiat que s'étaient proposé les animateurs qui en avaient conçu l'idée. Elles n'en demeurent pas moins, malgré certains aspects peu reluisants, une manifestation de foi unique dans l'histoire. « Quand les Turcs voulaient d'un seul nom désigner les croisés, ils disaient : « les Francs » ; c'était à juste titre. On ne saurait oublier, en effet, que c'est en la personne d'un roi de France que se réalisa la plus pure expression de l'idéal « croisé », et que c'est en France qu'avait jailli d'abord, en réponse à l'appel d'un pape français, le cri unanime : *Dieu le veut* » (p. 400).

Dans les dernières pages, M. de Plinval revient à « la défense du front intérieur », c'est-à-dire à la lutte contre l'hérésie. Il estime que dans la religion cathare il faut voir, plus que la persistance des doctrines de Manès et de Marcion, « la christianisation d'un très vieux concept slave » (p. 401). La campagne menée contre l'albigéisme amène l'auteur à consacrer, pour terminer, 2 pages à l'inquisition (avec, p. 407, une interprétation un peu trop bienveillante pour les « Vaudois »).

Ainsi s'achève la part que M. de Plinval s'est réservée dans cette *Histoire illustrée de l'Eglise*. On doit, en terminant la lecture de ces 400 pages grand format, constater qu'il a fidèlement rempli la tâche qu'il s'était tracée. Laisant de côté les détails inutiles et les questions accessoires, qui eussent alourdi son récit, il s'en est tenu aux grandes lignes. Dans une langue choisie et colorée, il a écrit des pages lumineuses. Nous ne connaissons pas d'Histoire de l'Eglise, ne dépassant pas l'étendue de celle-ci, exposant si bien, si clairement et avec autant de sens des nuances, ce qu'il fallait dire, faisant ressortir les effets de certaines causes, soulignant la répercussion des événements principaux et l'influence des personnages les plus marquants. L'auteur a fait nettement justice de certaines calomnies, mais il n'a pas hésité non plus à sacrifier l'une ou l'autre légende ou à signaler, alors même qu'elles brisaient avec un enseignement traditionnel, les conclusions auxquelles, sur tel ou tel point, la critique historique est arrivée aujourd'hui. Par-dessus tout, il a mis en relief tout le bien qui s'est accompli dans l'Eglise et par elle, par ses saints, ses pontifes, ses moines, nous donnant de ces douze siècles de son histoire un récit qui, dans de nombreux cercles de lecteurs, la fera mieux connaître, plus justement apprécier et davantage aimer.

L. Wæber.

Analecta Sacra Tarraconensia, vol. XIV à XVII (années 1941-44), Barcelone, Bibliothèque Balmes, 1943-45.

Cette importante revue scientifique d'histoire de l'Eglise a continué de publier régulièrement ses deux numéros par an. La bibliographie espagnole

d'histoire ecclésiastique qui constitue l'un de ses principaux intérêts s'est enrichie pendant la guerre des fascicules X et XI (1940-41 et 1942), œuvre du Dr José Vivès, bibliothécaire de la Balmesiana, aidé de Dom Alamo, bénédictin de Silos, et de quelques autres collaborateurs. Les onze fascicules parus fournissent l'indication de quelque 12 500 travaux historiques, en matière religieuse ou ecclésiastique, imprimés en Espagne ou traitant de l'Espagne. De brèves notices, non critiques, renseignent sur le contenu de chacun d'eux. Voici le classement sommaire de cette bibliographie : travaux concernant les auteurs espagnols ; les bibliothèques et les archives ; l'Etat, l'Eglise, les Missions, l'enseignement, l'art et l'archéologie ; la liturgie et l'hagiographie ; les institutions juridiques et sociales ; la théologie et la philosophie ; les sciences bibliques, enfin. L'organisation progressive du travail critique en Espagne a permis dans ces derniers temps d'alléger cette liste. On cherchera désormais la bibliographie des études sémitiques dans la revue *Sepharad* ; celle des études islamiques dans la revue *El Andalous* du regretté M. Asin y Palacios ; enfin celle de l'archéologie hispano-romaine, dans la revue *Ampurias*.

En dehors de ces précieuses listes, on trouvera dans la revue d'intéressants articles. Notons au passage, dans le volume XVI, l'édition d'après les Registres du Vatican de deux Rotuli de grâces concédées à l'université de Valladolid par Clément VI et Benoît XIII (1355 et 1403). Ils nous font connaître respectivement 92 et 115 professeurs et étudiants de l'université (quelques erreurs manifestes dans les chiffres et les renvois, l'absence de références pour le premier rotulus édité, inquiètent un peu quant à l'exactitude de l'édition...). Volume XVII, notez la description d'un certain nombre de manuscrits patristiques de la bibliothèque de l'université de Barcelone, par Fr. Miquel Rosell, et l'article de José Ma Coll, O. P., sur les écoles de langues orientales aux XIII^e et XIV^e siècles. Cette dernière étude sur les écoles dominicaines de Tunis et de Murcie, sans apporter de documents inédits, critique avec soin et corrige ce qu'on avait dit sur ce sujet.

M.-H. Vicaire O. P.

Anton Helbling : Die Geschichte der alten Pfarrei Bußkirch am obern Zürichsee. 312 S. mit zahlr. Illustr. Rapperswil, Kommissionsverlag Gasser & Co., 1945.

Diese Darstellung der Geschieke der einstens bedeutenden Pfarrei ist eine recht verdienstliche Leistung. Sie zeugt zwar nicht in jeder Hinsicht von einer streng methodischen Schulung des Vf., dafür aber von seiner echten Liebe zur Heimat- und Ortsgeschichte. Weil er sich an weitere Kreise wenden will, wählt A. H. eine durchaus ansprechende, wenn auch öfters weit ausholende Darstellungsform (vgl. etwa 23 f. 32 f. 52 f. 85, 97) nach Art eines getreu erzählenden Chronisten, dem indessen kritischer Sinn durchaus nicht fehlt (vgl. 23).

Diese Pfarrgeschichte verdient aus besonderen Gründen Beachtung ; denn sie ist ausgezeichnet durch ganz singuläre Rechtsverhältnisse, die erst in jüngster Zeit in ihrer Entwicklung einen Abschluß erreicht haben,

indem die einstige Kollaturpfarrei von Pfäfers zum einfachen Benefizium degradiert und eine Aufteilung ihres Pfarregebietes samt den damit verbundenen Vermögensrechten hauptsächlich zwischen Rapperswil und Jona stattfand. Die prozessualen Auseinandersetzungen hierüber legt uns A. H. ausführlich dar.

Der bemerkenswerten Daten in der mittelalterlichen Geschichte sind im ganzen nicht viele, gemessen am Umstand, daß Bußkirch zu den ältesten Pfarrkirchen der Landschaft gehört und es die einstige Pfarrei von Rapperswil war (bis 1253) und in ihrem Umkreis etwa 10 verschiedene kirchliche Stiftungen standen. Das vielleicht Wertvollste finden wir in den Schilderungen der verschiedenen Schwesternhäuser bzw. Klöster. Seltsam berührt z. B. das Schicksal der Vorsteherin des St. Agnes-Klösterlein im Grünwald (103), die ihr Leben als Hexe enden mußte. Beachtenswert ist sodann die Art der Aufhebung des Wyden-Klösterleins (107), wobei man der Kritik Hs. an den inneren Zuständen durchaus zustimmen kann. Daneben bestanden noch die Kapelle zum hl. Kreuz, das Siechenhaus St. Nikolaus an der Flüe, die Kapelle auf dem Hungerbühl, vor allem für Pilger, wie H. annimmt. Hervorheben möchten wir auch die St. Josephsbruderschaft (seit 1674). Die religiösen Bräuche zeichnet A. H. sorgfältig auf (vgl. etwa 86 f., 104 f., 121, 127, 261). Auch sonst schenkt A. H. vielen Fragen, wie sie mit dem Leben und der Geschichte einer Pfarrei zusammenhängen, eine liebevolle Aufmerksamkeit. Das Kunsthistorische steuerte Frl. D. Rittmeyer bei (229-238).

Einiges wirkt in der Darstellung störend, so p. 50 die irrtümliche Titelüberschrift: D. Zehender, *episcopus* Bellinensis, ebda. wird Bellinensis mit: von Bellinen wiedergegeben. Der Bischof von Konstanz heißt Otto von Sonnenberg, nicht Tannenberg, wie A. H. es von seinem Chronisten übernimmt (50). Weihbischof Daniel wird S. 50 als Franziskaner, S. 51 als Predigerbruder bezeichnet. S. 52 soll es Traugott, nicht Franz Schieß heißen. Schade, daß dem Vf. die Regesten zur Geschichte der Bischöfe von Konstanz offenbar nicht bekannt sind. Unhaltbar sind die zu schroff formulierten Äußerungen S. 60 f. Rühmenswert ist die vortreffliche Illustration des Buches, das reichen Einblick in die überaus wechselvolle Geschichte einer Pfarrei bietet.

O. Vasella.

Freiburger Geschichtsblätter, herausgegeben vom deutschen geschichtsforschenden Verein des Kantons Freiburg, Bd. XXXVIII, 1945. 120 Seiten mit Illustrationen.

Nachdem die letzten 4 Bände der Geschichtsblätter Einzelmonographien gewidmet waren, wurde es sicher von vielen Lesern begrüßt, daß zur Abwechslung wieder ein Sammelband zusammengestellt wurde, der sich würdig an die besten Nummern der Zeitschrift reiht.

Zur Einleitung des als Festnummer gedachten Bandes bietet FERDINAND RÜEGG in *Fünfzig Jahre geschichtsforschender Verein des Kantons Freiburg* einen lehrreichen Überblick über die vielgestaltige Arbeit, die der Verein während eines halben Jahrhunderts geleistet hat und weist auch auf die

Aufgaben hin, die noch der Lösung harren. Aufschlußreiche statistische Angaben über Mitarbeiter und Referenten, sowie eine wertvolle Zusammenstellung der im Verein gehaltenen Vorträge und veröffentlichten Arbeiten veranschaulichen den anregenden Rückblick.

Daran schließt sich ein Aufsatz von OTHMAR PERLER, der die *Freiburger Wallfahrtsgebräuche und Weihegeschenke* zum Gegenstand hat. Der Verfasser hat es meisterhaft verstanden, die kleine, ortsgeschichtliche Studie in die großen historischen Zusammenhänge hineinzustellen. Dadurch reicht ihr Wert über das bloß lokale Interesse hinaus. Ausgehend von der Entstehung der Muttergottesverehrung unter dem Titel «*Mariahilf*» im allgemeinen, gibt uns O. P. einen knappen geschichtlichen Überblick über das Werden der Kapelle Mariahilf bei Düdingen und die Entwicklung des Heiligtums zum beliebten Wallfahrtsort. Der zweite Teil bietet eine sachkundige kunstgeschichtliche Auswertung der 7-800 Motivbilder, die vor einiger Zeit auf dem Dachraum über dem Chor der Kapelle entdeckt wurden, während im dritten Teil der interessante Fund von der volkskundlichen Seite her untersucht wird. Mehr als ein Dutzend glücklich ausgewählter und gut gelungener Reproduktionen verleihen der wertvollen Arbeit eine packende Anschaulichkeit.

Nicht weniger Interesse verdient die Arbeit von JOHANN SCHERWEY, *Die Schulpolitik von Bischof Marilley unter der radikalen Freiburger Regierung*. Der Verfasser zeichnet zuerst kurz die grundsätzliche Haltung von Bischof Petrus Tobias Yenni (1815-1845) in Fragen der Schule und gewinnt so einen wertvollen Anhaltspunkt zur Beurteilung der Schulpolitik seines Nachfolgers, Bischof Stephan Marilley (1846-1879). Er stellt fest, daß die beiden Kirchenfürsten in ihren Grundsätzen zwar nicht voneinander abwichen, in der Praxis jedoch ganz verschiedene Wege einschlugen. Während Bischof Yenni der radikalen Regierung die Stirne bot, kommt uns die Haltung seines Nachfolgers wie eine Kapitulation vor der laizistischen Schulgesetzgebung vor. Sehr interessant hat J. Sch. die praktischen Folgen dieser Haltung an den Schulen von Schmittlen, Bösinglen und Giffers illustriert. Trotz der regen gesetzgeberischen Tätigkeit auf dem Gebiete des Unterrichtswesens, macht der Verfasser die Feststellung, daß die Schule im deutschen Bezirk unter dem liberalen Regime materiell und moralisch Schaden gelitten hat.

BERNARDIN WILD widmet einen Aufsatz den *Bruderschaften an der ehemaligen Augustinerkirche St. Moritz zu Freiburg*. In einem kurzen und klaren Längsschnitt führt uns diese verdienstvolle Arbeit durch die Geschichte des Bruderschaftswesens an der ehemaligen Freiburger Augustinerkirche vom ausgehenden Mittelalter bis hinauf ins 19. Jahrhundert. Der Verfasser leistet damit nicht nur einen bedeutsamen Beitrag zur Geschichte des Freiburger Augustinerkonvents, sondern auch zur Geschichte des religiösen Volkslebens in der Stadt Freiburg. Es gelingt B. W., nicht weniger als 41 Bruderschaften festzustellen, von denen einzelne weit über tausend Mitglieder aus allen Schichten des Volkes zählten und erbringt so den Beweis, wie sehr die Freiburger Augustiner mit dem Volke von Stadt und Land verwachsen waren. Wer sich mit der Geschichte der Freiburger Augustiner

beschäftigen will, findet in dieser kurzen Studie eine Menge wertvoller Anregungen und interessanter Gesichtspunkte.

Ein weiterer Beitrag von HEINRICH EMMERICH trägt den Titel: *Froideville. Die Geschichte eines ehemaligen Klostergutes*. Der Verfasser schildert das ehemalige Klostergut der Cisterzienser von Hauterive in seiner Entwicklung als Grangie, Pacht- und Gutshof. Damit ist Froideville als typischer Cisterzienserhof gekennzeichnet, spiegelt er doch deutlich die verschiedenen Epochen wieder, welche die Geschichte der cisterziensischen Klosterwirtschaft in der Folge der Jahrhunderte durchlaufen hat. Schade, daß der Verfasser diese Feststellung nicht besser zu Nutzen gezogen hat. Es wäre sicher wertvoll gewesen, wenn die Geschichte dieses typischen Cisterzienserhofes besser mit Hauterive verknüpft worden wäre. Die verschiedenen Angaben über die einzelnen Pächter machen die Arbeit vor allem familiengeschichtlich interessant. Auch die genauen Nachrichten über die Pachtverhältnisse, die detaillierten Angaben über die Höhe der Zinsen, Zehnten und sonstigen Lasten sind wirtschaftlichtsgeschichtlich überaus wertvoll.

Den Abschluß der vielseitigen Nummer bildet die Studie von ABRAHAM HORODISCH: *Ein unbekannter Bibliophile aus dem Anfang des 16. Jahrhunderts: der Augustiner Hieronymus Candelphius (Gandelfing)*. Mit wissenschaftlich einwandfreier Methode gelingt es A. H., die zerstreuten Bestände von Gandelfings wertvoller Bibliothek neu zusammenzustellen. Die genaue Beschreibung der bibliophil bemerkenswerten Einbände hebt die Arbeit über das rein lokale Interesse hinaus und sie bietet einen willkommenen Beitrag zur Einbandgeschichte im südwestdeutschen Kulturkreis zu Beginn des 16. Jahrhunderts. Wertvoll ist das methodisch sauber zusammengestellte Verzeichnis der Bücher mit genauer Angabe aller handschriftlichen Eintragungen. Die paar biographischen Streiflichter, die der Verfasser aus diesen handschriftlichen Notizen zusammenträgt, sind zwar sehr interessant, doch ist es schade, daß es ihm nicht glückt, die Persönlichkeit Gandelfings schärfer zu umreißen und aus dem Kreis bloßer Vermutungen herauszutreten. Ein kurzes, aufmerksames Durchgehen des 1744 zu Würzburg gedruckten Werkes von M. F. A. Höhn, «*Chronologia Provinciae Rheno-Suevicæ*» hätte dazu genügt. Darin ist nämlich Seite 150, 151 und 156 die Rede von Hieronymus Candelphius, und zwar ist dieser Mann kein Geringerer als der Prior von Konstanz und einer der Generaldefinitoren des Augustinerordens. 1515 begibt er sich mit dem aus Freiburg i. Ue. stammenden P. Konrad Treger ans Generalkapitel nach Ariminum, um da mit dem General über den Stand des Ordens in Deutschland zu verhandeln. Dank dieser Feststellung wäre es nicht nur gelungen, Candelphius genau zu lokalisieren, sondern es hätten sich dem Verfasser auch manche neue Gesichtspunkte ergeben müssen, besonders für die Untersuchung, wie die Bücherei Gandelfings nach Freiburg i. Ue. kam. Es ist sicher unzutreffend, wenn man annimmt, Candelphius habe seine letzten Jahre in Freiburg verbracht (S. 100). Seine Bibliothek scheint vielmehr auf Umwegen über Konrad Treger in den Besitz des Freiburger Augustinerklosters gelangt zu sein. Treger hatte nämlich als Provinzial der rheinisch-schwäbischen Provinz (von 1518 bis 1543) sehr enge Beziehungen mit dem Augustiner-

kloster Konstanz, war in den zwanziger Jahren des 16. Jahrhunderts mehrmals selber dort und verhandelte mit dem Rat über den Weiterbestand des Klosters. Es wurde aber 1529 trotzdem aufgehoben. Ungefähr 1523 muß Gandelfings Bibliothek in den Privatbesitz von Dr. Konrad Treger gekommen sein, der sie dann bei seiner Rückkehr nach Freiburg zu Anfang des Jahres 1525 in sein Mutterkloster mitnahm. (Über Treger vgl. E. A. Haller, in Monatsrosen des schweizerischen Studentenvereins 1896, S. 280-286, 321-335, 390-396, ferner N. Paulus, Der Augustinermönch Johannes Hoffmeister, Freiburg i. Br. 1891, S. 145 ff.) Auch das Testament Tregers im Freiburger Staatsarchiv, Ratsmanual 60, 1543, Januar 15., das dem Verfasser wahrscheinlich nicht bekannt ist, weist auf die gleichen Zusammenhänge hin. Darin ist nämlich vom Büchernachlaß Tregers die Rede, den man in Ehren und beieinander halten möge; zudem sollten « die unzugebundenen bücher ingebunden werden », damit so « gemelts herrn säligen lesten willen » erfüllt werde. Aus dieser Notiz hätte sich dem Verfasser sicher ein Anhaltspunkt ergeben können für die Lokalisierung wenigstens einzelner der 12 Werkstätten, in denen nach des Autors Untersuchungen die Einbände hergestellt wurden. Trotz dieser Mängel, die bei etwas gründlicherem Forschen leicht hätten vermieden werden können, bleibt die Arbeit überaus beachtenswert.

So bietet der Band XXXVIII der Freiburger Geschichtsblätter eine stattliche Reihe wirklich wertvoller Beiträge zur Geschichte der engen und weitem Heimat, die nicht nur bei den Fachgelehrten, sondern auch bei vielen andern geschichtsbeflissenen Lesern Beachtung finden werden.

Hans Wicki.

Dr. P. Ignaz Hess : Die Kunst im Kloster Engelberg. 4. 5. u. 6. Heft der Sammlung *Schriften zur Heimatkunde von Engelberg*, 1946, 136 S. Selbstverlag des Verfassers. Stiftdruckerei Engelberg.

Le P. Ignace Hess, archiviste et jadis professeur d'esthétique au collège d'Engelberg, a réuni dans ce petit volume une série d'articles parus dans les *Tillis-Grüsse*, revue destinée aux amis et anciens élèves du couvent; mais elle paraît maintenant enrichie d'illustrations supplémentaires.

L'auteur a divisé son travail en 3 parties : a) l'architecture; b) les arts plastiques, avec de nombreuses pages sur le célèbre crucifix du XIII^e siècle conservé à la sacristie et dans lequel le P. Ignace incline à voir l'œuvre de l'abbé Henri (1197-1223); c) la peinture, à commencer par ce qu'il appelle la *Buchmalerei*, soit les beaux manuscrits dont s'enorgueillit à juste titre la bibliothèque du couvent, puis la peinture proprement dite (*Tafelmalerei*) et enfin les vitraux.

Le P. Ignace s'est placé, ainsi qu'il le précise lui-même au début, davantage au point de vue de l'histoire de l'art que de l'histoire tout court. On trouvera cependant dans ce petit volume nombre de renseignements, précieux pour les historiens, sur les différentes étapes de la construction du couvent, de l'église et du collège, puis sur les calligraphes qui, au XII^e siècle, ont écrit et orné les splendides manuscrits qui ont heureusement

échappé aux deux incendies de 1306 et de 1729, soit avant tout ceux de l'époque de l'abbé Frowin, conservés au nombre de 36 et dont notre auteur s'occupe longuement.

Les amis du couvent et ses visiteurs seront heureux d'avoir dans cette plaquette, très abondamment illustrée, l'inventaire détaillé et commenté *con amore* des trésors artistiques que l'abbaye d'Engelberg est heureuse de posséder.

L. Wæber.

Katholisches Missionsjahrbuch der Schweiz 1946. 13. Jahrg. 26. Jahrbuch des akademischen Missionsbundes, Univ. Freiburg i. d. Schw. Selbstverlag. 95 Seiten.

Der vorliegende Jahrgang ist dem Thema : Gnade in der Mission gewidmet und behandelt eine Reihe von Gegenständen, die hier Erwähnung finden mögen. Zunächst sei hingewiesen auf den statistischen Überblick von L. Bossens : Les Ordres contemplatifs dans les pays des Missions. Mag auch die Zusammenstellung nach dem eigenen Geständnis des Verfassers nicht ganz lückenlos sein, so bietet diese Übersicht doch ein aufschlußreiches und eindrucksvolles Bild von den klösterlichen Niederlassungen in den Missionsgebieten. In seinem Aufsatz über Gnadenwunder in der Missionsgeschichte bezeichnet es P. Laurenz Kilger, selbst ein mehrfach verdienter Forscher, nicht von ungefähr als eine der schwersten und heikelsten Aufgaben der missionsgeschichtlichen Forschung und Darstellung, « gerade das übernatürliche Element im Verlauf der Missionsgeschichte zu erfassen und zu schildern ». Man wird vor allem seinen Darlegungen über die Entwicklung seit dem 13. Jahrhundert Beachtung schenken. Mit Interesse begegnet man den recht zahlreichen Namen der 1945 ausgesendeten Schweizer Missionäre (33 Priester, 13 Brüder, 5 Schwestern). Endlich soll die von Johann Beckmann, dem trefflichen Kenner der Missionsgeschichte, beigesteuerte und auf breiter Grundlage aufgebaute Missionsbibliographie der katholische Schweiz gebührend hervorgehoben werden. Das Missionsjahrbuch ist übrigens, dank seiner anregenden Form, gut geeignet, das Interesse für die Missionen auch in weitere Kreise zu tragen.

O. Vasella.

Anmerkung der Redaktion. Eine Reihe von Besprechungen mußten leider wegen Raummangel zurückgestellt werden.